



TRADUCCIONES DE ESCENAS DE NOVIEMBRE

LA NEGRA

de Luis Miguel González Cruz

Traduction : James Nee

Une sorte de baraque, construite en panneaux de plâtre et d'humidité. Une petite chambre, sale et en désordre. Le bruit de voitures dénote la présence prochaine d'une grande route. En arrière plan le chambranle d'une porte sans porte communique avec une autre chambre intérieure encore plus petite et sombre. Au milieu de la pièce une moto américaine de grosse cylindrée.

ISABEL, en fredonnant, s'approche du tourne-disque et le met en marche. Un tango. RAY l'observe dès la moto. Le corps d'ISABEL se dandine, effet de la musique. Elle est habillée en cuir qui semble collé à la peau. Elle l'invite à danser. RAY obéit et se livre à l'étreinte séductrice d'ISABEL. Leurs corps se collent jusqu'à se fondre quasiment. Ils s'embrassent d'une façon affamée. ISABEL se laisse faire et l'emprisonne de ses bras et de ses jambes, mais tout d'un coup, se sépare de lui et lui donne une gifle.

ISABEL: Connard!

RAY regarde fixement, prend sa veste et essaie de filer.

ISABEL: File pas, maudit tapette.

RAY: Tu veux quoi?

ISABEL: Ta main, chéri...j'veux ta main.

RAY: Pourquoi, Isabel? Ma main? Pourquoi t'veux ma main putain?

ISABEL: Pour que tu me tripotes la chatte, mon amour. Seulement pour ça, pour que tu me mettes en rut et me fasses tremper les culottes.

RAY: T'es une sorcière.

ISABEL: Non, Ray, confonds-toi pas . Je suis qu'une maudite accro.

RAY: Tu manipules la clique parce que t'es la princesse. La princesse du capitaine.

ISABEL: Je suis aucune princesse, Ray. J'suis la reine.

RAY: Mais tu ne l'aimes pas. Tu l'aimes pas, le capitaine. T'es avec lui parce que ça t'intéresse, intérêt pur et dur. Tu n'aimes personne, tu n'aimes que le pognon.

ISABEL: Les reines sont faites d'os et de chair. Ma plotte ça suinte comme une éponge quand je tombe amoureuse.

RAY: T'es cinglée.

ISABEL: Donne-moi ta main, chéri. Pelote-moi un peu.

RAY: À tantôt, Isabel.

ISABEL: Casse-toi pas, tapette. Danse avec moi. Chauffe-moi les culottes un peu.

RAY: Va te faire enculer.

ISABEL: Tu sais pas combien ça me donnerait plaisir, Ray. Sentir le zizi d'un homme me perforer le cul, mais je peux pas, Ray, il n'y a plus d'hommes comme ça. Une vraie pine. Mais il ne me reste que la danse. Vas-y, Ray. Au thème. J'veux me frotter contre ton devant. Je veux frotter ton zob juste un peu. Je veux sentir ta pine dure. Allez, Ray...au thème, ne me laisse pas prendre froid.

RAY obéit, s'approche d'ISABEL et recommence la danse.

RAY: Le capitaine sait que tu couches avec n'importe qui? Que tu tronches dans les chiottes des tripots pour obtenir de la coco, eh effrontée? Le capitaine sait que t'es une pute?

ISABEL: Je sais pas, chéri. Tu veux le lui demander?

RAY: Tu n'as pas peur qu'il va le savoir quelque jour?

ISABEL: Tu vas le lui dire, Ray?

Ray ne répond pas. ISABEL lui roule un patin.

ISABEL: T'inquiètes pas, Ray. Tu ne vas jamais baiser avec moi. Tu n'es qu'un copain. T'es l'homme de confiance du capitaine. Confiance. Ne t'en fais pas, Ray, je ne baiserais jamais avec toi. Et tu me donneras toujours la coke gratis. Vraiment, Ray? Tu ne me laisseras jamais défoncée.

ISABEL embrasse RAY de nouveau.

ISABEL: Prépare-toi quelques rails.

Ils se dénouent. RAY sort une dose et déplie le matériel sur un miroir sale. ISABEL s'approche de la piaule en arrière-plan et observe l'intérieur d'où sortent des rugissements en forme de ronflements. ISABEL ouvre un grand couteau et s'approche de RAY.

ISABEL: Coupe-la!

RAY: Mais qu'est-ce que tu dis?

ISABEL: Admets que tu désires faire ça. Ça se voit dans les yeux. C'est ton plus grand désir. Tu n'en peux plus avec lui. Coupe-la. Coupe-la, Ray! Coupe-la!

RAY: Isabel, t'es folle.

ISABEL: Je te suis la piste, Ray. C'est ça que tu veux. Coupe-lui le zob.

ISABEL prend la main de RAY et y place le couteau.

RAY: Mais qu'est-ce que tu as, putain? T'es cinglée, ou quoi? Tu suintes la coco à travers le cul.

ISABEL: Si tu as les couilles tu seras le patron, et quand tu seras le patron j'irai alors avec toi. Je permettrai que tu me baisses et puis me laisse en rade quand tu t'acharneras avec autre princesse humide. Mais il faut avoir les roustons, Ray. Seulement de cette façon tu pourras être le patron. Faut le tuer. Faut avoir les pelotes. Coupe-la! Si tu n'es pas capable, Ray, si tu n'as pas les gosses, tu t'emmerdes. Tu t'emmerdes et tu te fais sauter les joyeuses. Tu seras toujours un garçon de courses, Ray. Un maudit secrétaire. Et moi, je suis pute, Ray. Tu le sais déjà . Je suis pute. La reine des putes. Vas-y! Que c'est que tu attends?

RAY prend le couteau. Il se lève et va vers la chambre en arrière et observe l'intérieur. Il regarde le couteau et le ferme. ISABEL rit, prend le couteau et commence à hacher la cocaïne pour préparer un rail.

RAY: T'es une fille de pute.

On sonne à la porte. Personne ne répond. RAY regarde ISABEL , mais celle-ci continue avec la cocaïne. On sonne de nouveau. La même réponse. On sonne de manière insistante, fatigante, désespérante. ISABEL lie un pétard et inspire de la colombienne.

ISABEL: Putain, Ray, ouvre la porte. C'est que tu n'entends rien?

RAY: Cache le matériel, putain.

ISABEL range la dose pendent que RAY s'approche de la porte et l'ouvre. À l'autre côté de laquelle se trouve ANA, autre jeune fille. Elle est habillée impeccablement, mais de manière distraite.

ANA: Salut, Ray! Est-ce que le capitaine est là?

ISABEL: Il n'est plus le capitaine.

ANA: Mais tout le monde...

ISABEL: Il n'est pas là.

ANA: Il n'est pas là? Mais...J'avais rendez-vous. À midi.

ISABEL: Ah, oui? Vous aviez rendez-vous avec le capitaine? Aujourd'hui?

ANA: Mais, oui.

ISABEL: C'était lui-même? Lui-même qui vous l'a accordé en personne? Le rendez-vous, je veux dire, mademoiselle la marquise.. Vous avez parlé avec le capitaine, personnellement?

ANA: Bien, non.

ISABEL: Et vous avez parlé avec moi, par hasard? Je vous ai accordé rendez-vous? Est-ce que j'ai vu ce joli cul auparavant?

ANA: Mais, non.

ISABEL: Et alors, comment c'est que tu dis que t'as rendez-vous avec le capitaine?

ANA: J'ai parlé avec Ray.

ISABEL: Ray?

ANA: Oui.

ISABEL: T'as parlé avec Ray?

ANA: Oui, avec Ray.

ISABEL: Et alors?

ANA: Il est midi.

ISABEL bâille.

ISABEL: Il est midi déjà . Il est midi. Le capitaine aime bien les chattes fraîches, mais aujourd'hui c'est bien impossible. Ray peut te le dire, puisqu'il est notre comptable. Lieutenant-comptable.

RAY: Je crains que cela ne soit pas possible aujourd'hui.

ANA: Impossible?

ISABEL: Tu te crois qui pour déranger le Capitaine? Le capitaine s'en crisse complètement. Mademoiselle la Marquise, le Capitaine c'est le Capitaine. Lui ne demande pas le permis. Lui ne répond pas aux morveuses comme toi. Dis-le-lui, Ray, Dis-le-lui d'une fois pour toutes et puis jette-la dehors. Et puis elle s'en ira se faire enculer, Ray. Mets-la à la porte, la jolie garce.

ANA: J'ai laissé une caution.

ISABEL: Une caution, une caution, Ray?

ANA: Trois mille.

ISABEL: Ben bon, trois kilos c'est trop.

+

ANA: C'est mon argent.

ISABEL: C'est juste un quart.

ANA: Un quart de quoi?

ISABEL: Un quart de quoi? De gramme. Tu t'appelles-ti comment?

ANA: Ana.

ISABEL: Ana? Ana...Ana quart de gramme. O.K. Entre, quart de gramme, entre et vérifie toi-même. Montre-le-lui, Ray. Montre-le-lui. Ça va être impossible pour aujourd'hui. Vaudrait mieux autre jour. Ben ouais, vaudrait mieux que tu reviennes en autre moment. Mais pas à midi, à autre heure.

ISABEL s'écarte pour laisser passer Ana. Celle-là signale de la main qu'elle entre dans la chambre intérieure. Ana y entre mais s'arrête dans le chambranle de la porte. Elle regarde en arrière.

ANA: Il dort.

ISABEL: Je te l'ai dit. Pour aujourd'hui c'est impossible.

ANA: Oui, mais...

ISABEL: T'as peur? Il ne mord pas. Essaie de le réveiller.

ANA: Non.

ISABEL rit et s'assied entre le fouillis de vêtements et coussins dans le centre de la chambre.

ISABEL: C'est toi qui dois retrouver ton quart de gramme.

ANA: C'était décidé qu'il me ferait le tatouage aujourd'hui. C'est que Ray m'a dit...

ISABEL: Ray t'a dit... Notre cher ami Ray t'a dit. Vas-y alors. Entre pour le lui rappeler. Rappelle-lui ce que Ray a ordonné. Rappelle-lui ce que Ray a décidé, rappelle-lui que Ray t'a demandé trois kilos en espèce et rappelle-lui aussi que Ray a ordonné qu'aujourd'hui, de midi à midi et demi le capitaine allait te faire un tatouage. Tu entres et tu le lui dis.

ANA entre dans la piaule intérieure . On voit sa silhouette qui s'accroupit et remue quelque chose sur le plancher, couvert par un fouillis de couvertures et de matelas en caoutchouc mousse. ANA le déplace mais n'y réussit rien. Même pas une légère réaction.

ANA: Capitaine...Capitaine...

Elle ne reçoit qu'un murmure ou un râclé comme réponse. Vaincue, ANA retourne à la pièce principale.

ANA : Il ne se lève pas.

ISABEL : Frappe-le. Donne-lui un coup de main.

ANA : Je ne peux pas.

ISABEL : Elle nous emmerde la minette. Tu en as trop de l'argent ? Tu veux perdre trois kilos toute pleine de culot ? Ça te met en rut penser que quelques poilus comme ceux-là s'emportent ton pognon ? C'est ton dada ? Ça te fait suinter la chatte, vraiment ?

ISABEL se lève du plancher et entre décidément dans la piaule intérieure, où elle donne des coups de pied au corps qui est censé se cacher entre le fouillis de vêtements et de coussins. ISABEL, fatiguée, souffle fort et regarde en souriant vers ANA. Comme si elle avait fait un grand effort, ISABEL s'appuie sur le chambranle de la porte sans porte.

ISABEL : Vas-y, toi. C'est ton affaire.

ANA : Est-ce qu'il dort ?

ISABEL : Il dort pas. Il est camé. Peut pas dormir. Pour pioncer il a besoin de se polluer de sucre brun. Il hiberne. Comme un ours. C'est pas la première fois que le Capitaine laisse une marquise en rade.

ANA : Et mon argent ?

ISABEL : Ton argent ? Ray. Demande ça à ton ami Ray. Demande-lui ce qu'il a fait de ton pognon.

ISABEL rit sans enthousiasme de ce qu'elle même est en train de penser.

RAY : Désolé, je n'en peux rien faire.

ISABEL : Profite-en, Ray. C'est ton opportunité.

RAY : Vaudrait mieux que tu reviennes autre jour.

ISABEL : Pourquoi elle aurait à revenir ? T'as fait rendez-vous avec puis t'as emporté le pognon. Ray, tu ne peux pas le permettre. Cette princesse ne peut pas rester sans tatouage. Elle as payé en avance. Le client a toujours raison.

RAY : Désolé, Ana, je ne peux rien faire.

ISABEL : T'as pas de couilles, Ray.

RAY : Pas maintenant.

ISABEL : Pas de couilles, Ray. Point de couilles...

RAY : Le Capitaine n'est pas en bon état. Vaudrait mieux...autre jour.

ISABEL : Très bien exprimé, Ray. En ton honneur je vais sniffer une ligne.

RAY : Je te promets que le Capitaine fera ton tatouage.

ISABEL : Fouille ses poches, ma petite. Récupère ton quart. Il porte trois kilos sur lui au moins.

RAY : Tu veux ton argent ?

ANA : Je veux le tatouage.

ISABEL : Reste, alors.

ANA : Rester ? Pourquoi ?

ISABEL : Pour attendre.

ANA : Attendre ? Attendre quoi ?

ISABEL : Attendre que le temps passe. Les minutes...les heures...attendre qu'il se réveille.

ANA : Il se réveillera ?

ISABEL : Pourquoi il va pas se réveiller ? Il n'est pas mort .

ANA : Mais quand ? Quand c'est qu'il va se réveiller ?

ISABEL : Au printemps, peut-être, avec le dégel. Il a bien du sommeil arriéré. Si tu restes, tu fais la queue et perds pas ton tour.

RAY : Vaudrait mieux que tu reviennes autre jour. À autre heure.

ANA : J'attendrai.

ISABEL : Très bien. J'aime bien ça. Une femme décidée. Tu n'aurais pas une cigarette ?

ANA : Non, je ne fume pas.

ISABEL : Dommage. Tu veux un café ? La marquise désirerait boire quelque chose en attendant ?

ANA : Non, merci. Ça me rend nerveuse.

ISABEL : J'en ai besoin, moi. Besoin de me réveiller..je veux pas dormir. Je ne veux plus pioncer. Ça fait un jour entier que je suis affalée. C'est comme mourir...grillée. Il fait un chaud insupportable. Quel tatouage tu vas te faire, chérie ?

ISABEL ouvre la dose et commence à se préparer un rail.

ANA : Une fleur...une rose...sur l'épaule...sur l'omoplate gauche.

ISABEL : Sur l'omoplate gauche ? Original !

ANA : À vrai dire ce n'est pas une fleur...ce n'est pas encore une fleur...c'est un bouton. Un bouton rouge.

ISABEL : Super ! Un bouton !

ANA : Il vient dans un de ces catalogues.

ISABEL : Et tu crois que le capitaine va te faire un tatouage de cette connerie ?

ANA ne répond pas.

ISABEL : Le capitaine va faire le tatouage qui lui suinte des fesses puis des roustons. Le capitaine se fourre la bite avec ton quart de gramme.

Le fouillis de vêtements et de couvertures qui se perçoivent pendus à l'autre côté du chambranle, dans la chambre intérieure, ce qui est censé être le corps du CAPITAINE commence à ronfler.

Les deux filles regardent l'endroit d'où naissent les ronflements. ISABEL sourit.

ISABEL: Écoute. Ça fait plaisir, vraiment ? Ça fait plaisir l'écouter ronfler, vraiment ?

ANA : Il ressemble à un ours.

ISABEL : Lui, c'est un ours !

Le capitaine laisse échapper un ronflement superlatif.

ISABEL : C'est bien agréable l'écouter ronfler. Pendant qu'il pionce il est inoffensif.

ANA : Dès ce point de vue, c'est possible.

ISABEL : C'est possible ? Quoi ?

ANA : Ça alors, que c'est agréable. Que c'est agréable l'écouter ronfler. Le capitaine.

ISABEL : Lui n'est plus le capitaine. C'est moi qui bosse. Mais les comptes ne font pas faillite. Hier soir j'ai bousillé tous ceux qui m'ont payé la traite de la neige. Je crois que j'ai baisé aussi tous ceux qui m'ont fait pleine de sucre brun. Dans les chiottes, dans les bagnoles, en pleine rue...c'est ben longue la nuit. Je ne m'en souviens pas trop bien. C'est ben grasse la nuit. Ça lui branche au capitaine que sa reine revienne au pieu en chaleur et ben chargée le matin. Ben ouais, ils font un tour de mon quartier, je me mets du shit, et puis je fais des actes de charité. Je suis comme une ONG. Je suis en dette avec mon peuple...une vraie professionnelle, moi. Comme une reine. C'est mon devoir. Je suis la reine.

ISABEL sniffe son rail.

ISABEL : Tu veux un snif ?

ANA : C'est de la coke ?

ISABEL : J'aime bien ça pour le petit dej. C'est comme ça que j'enlève les effets du sucre brun.

ANA : Si c'est de la coke...ça me rend nerveuse.

ISABEL : Je suis en train de l'abandonner, mais ça j'aime bien pour le petit dej.

ISABEL vide le reste de la dose, quantité considérable, sur la glace.

ISABEL : Quand j'abandonnerai le sucre brun, je laisserai la coco...je n'en aurai plus besoin. Je n'aurai plus peur de pioncer toute la journée. Ne t'en fais pas...ça me fichera la trouille dormir durant des jours entiers.

ISABEL, sans arrêter de parler, cherche désespérément quelque chose entre le désordre de la table qui finit par être le couteau de RAY. Elle s'en sert pour délinéer autre rail de cocaïne, qu'elle sniffe rapidement. Elle inspire avidement et, avec son doigt index, elle recueille les restes de la glace et du couteau pour le déposer sur sa langue comme si c'était du dentifrice.

ISABEL : Vas-y Ray. La reine des poilus t'a préparé du dessert...

RAY : Je n'en peux plus, moi. J'suis sur le point d'éclater.

ISABEL : Les hommes ! Ils endurent si peu.

ISABEL ne doute pas et sniffe le rail de RAY aussi. Le CAPITAINE observe la scène derrière elle, appuyé contre le chambranle de la porte sans porte.

CAPITAINE : Tu vas mettre le monde entier à travers du pif.

ANA et RAY, étonnés, regardent le capitaine qui, clopin clopant et sommeillé à demi, avance jusqu'à la moto et s'assied sur elle.

CAPITAINE : Putain..c'est qui, toi ?

RAY : Laisse-moi t'expliquer...

CAPITAINE : Non, pas d'explications. Qu'elle parle, elle.

ANA : Je m'appelle Ana.

CAPITAINE : Ana.

ANA : Je ne sais pas si tu te souviens de moi. Tu me connais. À vrai dire j'ai parlé avec Ray. On a parlé de tatouages, et il m'a dit...

CAPITAINE : Ana.

ANA : Ray m'a dit...il m'a dit que tu me ferais un tatouage.

CAPITAINE : Ana puis Ray.

ANA : Mais oui.

CAPITAINE : Un tatouage sur Ana.

Le capitaine se lève de la moto et cherche entre les vêtements et les coussins l'endroit où ISABEL est allongée.

CAPITAINE : C'est où, Ray.

RAY : Tu as encaissé une avance.Trois kilos. Trois kilos à compte. À compte du tatouage.

CAPITAINE : Et qu'est-ce qu'y a si je l'ai encaissée ? Je peux savoir où c'est que t'as mis le pognon, putain ? Qu'est-ce qu'y a, Ray ? À quoi tu penses-ti ?

RAY : C'est les affaires. C'est seulement ça...pourquoi tu t'en fais comme ça ?

CAPITAINE : Où c'est que t'as mis le butin, putain ?

RAY : Je sais pas. Je n'en sais rien.

ISABEL : C'est bien là, au dessous de ton cul. Si tu ne prends pas soin tu vas te faire piquer les roustons.

Le CAPITAINE trouve finalement entre le désordre une seringue et quelques courroies.

ANA : Je m'appelle Ana. J'ai parlé avec Ray pour que tu me fasses un tatouage.

Le CAPITAINE l'observe un temps en silence. Un silence sépulcral. Finalement il éclate à rire. Un rire lourd et grossier.

ISABEL : Ana. Un tatouage.

ANA reste silencieuse et observe le CAPITAINE, qui n'arrête pas de rire.

CAPITAINE : Le sucre brun, Ray ? Sors-le du sucrier, c'est l'heure de nous enducrer.

RAY s'approche du CAPITAINE et lui donne une dose. Le CAPITAINE la prend et l'ouvre, la main tremblante. ANA s'approche et tient la dose pour lui.

ANA : Il ne m'importe pas attendre, mais je le veux, enfin. Je veux un de tes tatouages, un tatouage fait par toi, surtout. Je le veux. Je suis prête à payer ce que tu veux. Je suis préparée.

CAPITAINE : Lève-toi.

ANA : Je suis prête, capitaine.

ANA se met debout.

CAPITAINE : Défringue-toi.

ANA ne sait pas quoi faire. Elle regarde RAY et ISABEL .

ISABEL : Tu es-ti sourde ? Le capitaine a dit que tu te défringues. Déshabille-toi. C'était pas toi qui voulais un tatouage ?

ANA regarde RAY comme dernier secours.

RAY : Fais ce qu'ils te demandent.

ANA obéit et s'enlève la chemise.

CAPITAINE : Les fringues. Tous les fringues.

ANA fait ce qu'il veut en silence et reste debout face au CAPITAINE.

CAPITAINE : Fait demi-tour.

ANA obéit.

CAPITAINE : Agenouille-toi.

ANA s'agenouille et essaie de cacher sa poitrine avec les bras. Le CAPITAINE observe le dos de la jeune fille les yeux très près de la peau. Finalement, il étend une main tremblante et caresse le dos.

Décidée, ANA se détourne à demi et prend la main du CAPITAINE, l'enlève à sa poitrine, la caresse en guidant la main épaisse du CAPITAINE. Mais quand elle la lâche, la main du CAPITAINE tombe comme une masse, comme si elle était morte.

CAPITAINE : Non. Il n'y a aucune...aucune rose...aucune.

ANA s'éboule et tombe sur le plancher.

ISABEL : Le Capitaine fait les tatouages seulement pour les choisis. Du reste il s'en crisse.

ANA commence à pleurer, recueille ses vêtements et se met debout. Le CAPITAINE la regarde de nouveau.

CAPITAINE : Qui t'a dit que tu t'habilles ?

ANA ne répond pas, laisse tomber ses vêtements sur le plancher et se montre au CAPITAINE.

CAPITAINE : Maintenant...maintenant. Habille-toi.

ANA ne réagit pas. ISABEL commence à rire, pendant que RAY recueille les vêtements pour habiller ANA. Avec force, le CAPITAINE commence à entourer le bras d'un élastique, le bout duquel il tient entre les dents.

ISABEL : Désolée, ma petite, mais le Capitaine n'en peut plus. Il l'a dessus. Il y a longtemps, bien longtemps. Il a la noire là dessus.

RAY : Tais-toi, Isabel.

ISABEL : Le serviteur loyal. Le laquais obéissant du capitaine et de sa déesse noire.

RAY : Allons-y, Ana.

ISABEL : Faites comme ça. Filez ! Cassez-vous ! Disparaissez ! Fichez-moi la paix, que je suis camée.

RAY : Tu pourras revenir...revenir autre jour.

RAY enfourche la moto et la démarre. ANA monte en arrière déshabillée à demi. ISABEL allume le tourne-disque, commence à danser et suit les mots chantés par Peggy Lee au même temps.

ISABEL et le tourne-disque : you had a lot of money in 1922,
You let other women make a fool of you.
Why don't you do right ?
Like some other men do.
Get out of here,
And give me some money, too.

Dans un parc en béton, assis sur un banc, le CAPITAINE et un mendiant, d'apparence gitane, essaient de maintenir l'équilibre.

CAPITAINE : Noir...tout est noir...très noir.

GITAN : Ça ne m'étonne pas...il fait nuit.

Le gitan prend sa guitare et commence à la plaquer sans rien jouer. Le CAPITAINE tourne la tête vers le gitan, le regarde fixement, comme s'il avait dû réfléchir sur les mots de son camarade.

CAPITAINE : Mais il est très sombre. Plus sombre que d'habitude...

Le GITAN recommence avec sa guitare sans faire attention au CAPITAINE.

GITAN : Tu t'en souviens ?

CAPITAINE : Parfaitement.

GITAN : Mais de tout ? Tu te souviens de tout ?

CAPITAINE : Lentement. De plus en plus lentement. Mais j'oublie pas. De rien. Rien ne manque.

GITAN : Faudrait voir ! Faudrait voir... !

CAPITAINE : Rien. Rien ne manque.

LE GITAN commence à plaquer la guitare de nouveau. Le CAPITAINE prend une bouteille et la renverse dans le gosier.

CAPITAINE : Comme la bouche d'un loup.

GITAN : Faudrait voir ce qu'on a vécu, mon capitaine !

CAPITAINE : Ben ouais...faudrait voir !

GITAN : Combien de fois nous a-t-on traversé l'équateur, mon capitaine ?

CAPITAINE : Sept.

GITAN : Sept ?

CAPITAINE : Sept fois.

GITAN : Sept fois. Tu ne te rends pas compte, mon capitaine ? Tu ne te rends pas compte de ce que je suis le seul gitan qui ait traversé l'équateur sept fois ?

CAPITAINE : Les gitans sont comme les chats...ils n'aiment pas l'eau.

GITAN : Sept fois...sept fois...facile à dire, mais enfin, c'est sept fois. Rien de plus, rien de moins que sept fois...une fois après l'autre. Sept. Sept fois d'aller et sept fois de retour. Et on a vu le rayon vert en plus, tu t'en souviens, mon capitaine ?

CAPITAINE : Oui, je m'en souviens...très lentement...mais je le vois..

GITAN : En ce moment ?

CAPITAINE : En ce moment tout est noir.

GITAN : Faudrait voir ! Ce qu'on a vécu quand même.

CAPITAINE : Ça tarde...tout tarde...de plus en plus, ça tarde de plus en plus.

Le CAPITAINE engloutit la bouteille de nouveau, pendant que le GITAN continue à plaquer les cordes de la guitare.

GITAN : Je n'ai pu oublier non plus. J'oublie pas non plus, mon capitaine. Les choses me restent collées ici...entre les sourcils. C'est comme une toile d'araignée : parfois je ne trouve pas les mots, la langue ne répond pas, mais d'icitte rien ne s'en va. Rien. Il y a des choses que je n'oublie pas, pas du tout, monsieur. Ça reste collées icitte, attrapées pour toujours. Je n'oublie pas, moi. Je n'oublierai jamais le rayon vert, non monsieur. Les chants de l'équipage non plus. Ni les bagarres, ni les cuites dans les ports. Je n'ai pas pu l'oublier, elle non plus. Les hanches...les hanches noires vernies par le feu, qui se balancent dans l'ombre, en dansant la nuit. Non, monsieur, je ne pourrai jamais oublier ça. Advient que pourra, mais non, monsieur, je ne pourrai jamais oublier ça. Jamais.

CAPITAINE : Jamais.

GITAN : Non, monsieur. Jamais.

CAPITAINE : La lune.

GITAN : Ça sort enfin, la lune. La montagne est enneigée. Et puis ça brille la lumière de la lune. Il ne fait pas tellement noir.

CAPITAINE : Pas tout...

GITAN : Il commence à faire froid. C'est pas bonne idée dormir les cuites en plein rue, mon capitaine. Il commence à faire froid. Faudrait chercher un endroit bien chaud pour boire. L'hiver s'approche.

CAPITAINE : Pas tout...

GITAN : Bien que ce qui me manque le plus, c'est les bagarres, ben oui, monsieur, les bagarres. On peut se soulager, puis rester tranquille. Comme ça les cuites avaient une saveur...mais dernièrement les gens ne détestent plus. On peut voir un gitan qui traverse la rue devant son nez, et vous savez ce qui se passe, mon capitaine ? Rien, absolument rien. Chacun fait à son gré dernièrement. Personne ne hait. C'est pour ça qu'il n'y a plus de bagarres. Il n'y a plus de solidarité, non monsieur. Et c'est ça ce qui me manque le plus. Et toi ?

CAPITAINE : Quoi ?

GITAN : Qu'est-ce qui te manque le plus ?

CAPITAINE : La vitesse...la vitesse...

GITAN : Faudrait voir, mon capitaine... ce qu'on a vécu quand même.

Le GITAN pince les cordes de la guitare. Le CAPITAINE commence à mâchonner quelque chose qui finit par être une chanson. Un moment après le GITAN l'accompagne en chantant au même ton mauvais.

GITAN : Cruelle vengeance le temps qui oblige à voir défait ce qu'on a aimé.

Et cette rencontre m'a fait tellement mal, si j'y pense je finirai empoisonné

Et ce soir je m'enivre, je me soûle, je prends une biture pour ne pas penser...

La moto de RAY, à toute vitesse. ANA tient RAY par la ceinture. Il boit.

ANA : Je le veux, Ray...je le veux.

RAY : J'ai entendu, moi, j'ai bien entendu.

ANA : Tu obtiendras ça pour moi ?

RAY : Il vaut plus de trois kilos.

Il boit.

ANA : Avec sa signature, c'est sa signature ce qui vaut.

RAY : Je le ferai...tu l'auras.

ANA s'étreint à RAY encore plus fort.

RAY : C'est l'heure.

ANA : Comment ?

RAY : Tu auras un tatouage, un grand tatouage, le meilleur tatouage de l'hémisphère. Un tatouage comme la Noire.

ANA : Qu'est-ce que tu dis ?

RAY : Et tu seras ma princesse. À partir de ce moment...

ANA : Qu'est-ce que tu vas faire Ray ?

RAY : Il faut se dépêcher. Tout est préparé.

Il accélère et jette la bouteille.

ISABEL réchauffe un couteau sur la flamme d'une bougie. Elle fume un pétard.

ISABEL : J'ai rêvé hier soir. J'ai rêvé à ta bande. Où c'est qu'ils sont maintenant ? Où c'est qu'ils doivent être tous, mon Capitaine ? Je les ai vus hier soir. Je les ai vus encore une fois. Leurs visages, si laids mais toujours souriants. De quoi ils rient, eux autres ? Lorsqu'ils riaient, ils étaient encore plus laids. Et puis dans mon rêve ils ressemblaient à des fantômes, ils paraissaient morts, mais ils n'arrêtaient pas de rire. Je sais pas pourquoi ils riaient. Où c'est que tu as laissé ta bande, mon capitaine ? Où as-tu laissé ta bande ?

CAPITAINE : Ma bande...

ISABEL : Il n'y a plus personne qui t'obéit. Il n'y a plus personne qui t'appelle capitaine. Où sont-ils ? Où les as-tu cachés ?

CAPITAINE : Y en a quelques-uns...

ISABEL : Il ne te reste qu'un gitan lache et ivre, puis un bicraveur furtif. Rien que des déchets...les restes du naufrage. Où c'est que vous avez échoué, mon capitaine ? Ta vaisseau a échoué ça fait longtemps.

CAPITAINE : Les souvenirs...je n'ai que les souvenirs...

ISABEL : Les souvenirs, rien que ça. Petites batailles de vieux gâteaux. Et un voleur qui va les piquer. Les souvenirs...les rêves... T'es entouré d'ivrognes puis traîtres...et au lieu d'une reine, la Belle au bois dormant.

CAPITAINE : La loi de la vie...

ISABEL : J'ai sommeil...j'ai un sommeil mortel...

CAPITAINE : En rêve...tout est écrit...comme dans un film...on sait tout, tout ce qui va se passer...comme dans un rêve...ce qui a été, ce qui a été vécu, c'est mort déjà.

ISABEL : Mais mon rêve c'était pas à moi, ce n'était pas mon rêve. La bande...je n'ai reconnu personne...ils paraissaient des étrangers, mais c'étaient eux. Pour sûr c'étaient eux. Si laids, et si souriants...ils n'arrêtaient pas de rire. De quoi rient-ils ?

CAPITAINE : C'étaient eux.

ISABEL : Et cetuy-là. Ray ? De quoi il se souvient-ti de ta bande, de quoi il se souvient-ti du capitaine ? Lui n'était même pas né quand tu étais le capitaine. Il n'a rien vu, ni se souvient de ton équipage. Ray n'est pas un homme...n'est pas

un homme de mer...c'est un rat de voirie. Il attend le moment juste pour te porter un coup de poignard dans le dos...

CAPITAINE : La loi de la vie.

ISABEL : Capitaine de quoi ? Capitaine de pas grand chose. Ni vaisseau, ni équipage, ni rien.

CAPITAINE : Les souvenirs, ils me restent les souvenirs.

ISABEL : Il se cache sous ton ombre. Il se blottit comme un chat qui attend le moment de donner un coup de patte. Comme quand il se cachait pendant les bagarres, lorsqu' il y en avait. Il gardera ton nom puis toutes tes choses. Il sera le capitaine.

CAPITAINE : La loi de la vie.

ISABEL : Il faut que tu le tues. Toi. Tu dois le tuer...tu vas devoir le tuer.

Le CAPITAINE regarde fixement ISABEL.

ISABEL : C'est toi ou lui. Soit tu le tues, soit il te tue.

CAPITAINE : C'est moi qui tuerai.

ISABEL : C'est toi ou lui.

CAPITAINE : La loi de... la vie.

Avec le couteau chaud le CAPITAINE coupe une poignée de hachisch. Il la divise en parts égales d'une main tremblante.

ISABEL : Quel gros sommeil c'est que j'ai maintenant.

Le matin dans le studio du CAPITAINE. ANA et RAY observent marcher le pistolet de tatouage.

CAPITAINE : Tu la vois, Ana ? Tu vois l'aiguille ? Grande vitesse. Une centaine de piqûres chaque minute. Mais tu sens un chatouillement seulement. Vitesse. Mille petits coups de couteau. Petits, brefs, minuscules. Un millier de coups de flèche. La peau saigne. Doux...le sang jaillit, la peau entière est une blessure. Une blessure noire. Le sang. Le sang noir. Il est difficile de suivre la trace du dessin, deviner juste le trait...chaque incision, chaque coupe, chaque piqûre...chaque point est une blessure, une blessure indélébile. Ce n'est pas de la peinture...c'est du sang. Le sang. Une mitrailleuse. Treize décochements la seconde, sept cents quatre-vingts coups de poignard la minute. C'est une arme mortelle.

ANA : Il fait peur le penser seulement.

CAPITAINE : Tu vois ?

ANA. Quoi ?

CAPITAINE : Le pouls. Ma main. Tu vois comment je tremble ?

ANA : Oui.

CAPITAINE : Je peux pas travailler. Je peux pas travailler bien...

ANA : Oh, là, là. Tu ne me trompes pas. J'ai vu quelques-uns de tes tatouages récents.

CAPITAINE : Ce que t'as vu, c'est pas des tatouages.

ANA : Ils portent ta signature.

CAPITAINE : Une bricole.

ANA : Pas du tout...c'étaient très bons. Crois-moi, ils sont très bons, des meilleurs que j'aie vus. Des meilleurs.

CAPITAINE : Je pourrais te tuer...

ANA : C'est un risque que je vais prendre.

CAPITAINE : N'importe quelle erreur, un clignement d'yeux, un dodelinement et puis...Adieu Ana.

ANA : Je ne suis pas une jeune fille. Tu ne me fais pas peur.

CAPITAINE : D'un souffle.

ANA : Que tu es lache.

CAPITAINE : Je suis un déchet.

ANA : Arrête d'avoir pitié de toi-même, mon capitaine.

CAPITAINE : Assez de morts retombent sur moi.

ANA : Tes lamentations ne m'intéressent pas, vieillard. C'est toi le capitaine ? À l'œuvre !

CAPITAINE : Le capitaine travaille lorsqu'il en a envie.

ANA : Tu ne peux pas évader, mon capitaine. Tu n'es pas lache. Tu le sais parfaitement. Tu sais parfaitement que tu ne pourras pas fuguer.

CAPITAINE : Casse-toi.

ANA : Tu ne peux pas abandonner, mon capitaine. Tu ne peux pas échapper de toi-même. Bien que tu ne veux pas, c'est toi le capitaine, tu ne pourras pas arrêter de l'être. Tu le sais parfaitement. Il n'y a pas d'issue de secours. Tu as la poisse, la malchance noire. Ça fait longtemps que tu le sais. Tu ne peux pas échapper, tu ne peux pas échapper de toi-même, mon capitaine.

ANA sort. RAY observe le CAPITAINE, qui débranche le pistolet.

CAPITAINE : Qui est-ce qui en a parlé ? Qui en a parlé avec elle ?

RAY : Personne, ce que j'en sais...

CAPITAINE : Comment c'est qu'elle le sait ? Comment sait-elle que...

RAY : Tout le monde le sait. Tout le monde sait de la noire, bien qu'elles ne soient que des histoires inventées. Même pas moi, je ne sais pas très bien ce que c'est que la noire.

CAPITAINE : Tu n'en sais rien ?

RAY : Je sais ce que tout le monde en sait...ce que tout le monde raconte...rien de plus.

CAPITAINE : Rien de plus ?

RAY : Tu n'as jamais ouvert la bouche. Rien de plus. Tu n'en as jamais dit rien.

CAPITAINE : Jamais. Je n'en ai jamais dit rien.

RAY : De la noire. Rien. Jamais.

CAPITAINE : J'ai rêvé hier soir, un rêve bizarre, très bizarre, très bizarre, mon rêve. J'ai rêvé à elle. Ça fait longtemps que ça n'arrivait pas. Ça fait ben longtemps que je ne rêve pas. C'était bizarre.

RAY : Pourquoi ?

CAPITAINE : Pourquoi...quoi ?

RAY : Pourquoi c'était bizarre ton rêve ? Pourquoi c'était bizarre ?

CAPITAINE : Tu étais là ?

RAY : Tu parlais d'un rêve, un rêve dans lequel elle apparaît. Et c'était bizarre, étrange. Pourquoi c'est bizarre rêver à elle ?

CAPITAINE : C'est pas bizarre...

RAY : Alors...pourquoi ? Le rêve. Pourquoi c'était bizarre ?

CAPITAINE : Le rêve ...ce n'était qu'un rêve, une image. Une image qui me poursuit. Souvent...souvent j'y ai rêvé. Je rêve que je me promène dans la rue la nuit. Parfois c'est pas nécessaire rêver, parfois je suis réveillé. Confus. Je vois l'ombre des arbres sur le sol. bercés par le vent...la nuit...j'ouvre la porte de chez moi et j'y entre.

RAY : Et pourquoi c'est bizarre ?

CAPITAINE : Ça arrive souvent, le rêve, souvent...

RAY : C'est ça ce qui est bizarre ?

CAPITAINE : Ce qui était bizarre c'était elle. Elle était là hier...

RAY : C'est qui elle ?

CAPITAINE : Elle ?

RAY : Oui, c'est qui ?

CAPITAINE : La noire.

RAY : La noire ? Ça existe la noire ?

CAPITAINE : Non, elle n'existe plus.

RAY : C'était une personne de vrai.

CAPITAINE : Une personne...réelle.

RAY : Et qu'est-ce qu'elle faisait dans le rêve ?

CAPITAINE : C'était pas le lieu. C'était pas le lieu à elle. C'est pour ça que c'est bizarre, le rêve.

RAY : Entendu.

CAPITAINE : Elle a ouvert la porte et je suis entré. C'était sombre là-dedans. J'entrais chez moi mais...celui qui regarde dans mon rêve, l'homme qui regarde dans les rêves...moi...je reste dehors. La porte se ferme, le capitaine entre, mais moi, je reste dehors...

RAY : C'est bien bizarre ça.

CAPITAINE : Elle est entrée...chez moi...chez mes parents. Mais mes yeux sont restés dehors. Cette machine. La machine qui filme les rêves est restée dehors. La porte s'est fermée, et le rêve a fini.

RAY : La noire a fermé la porte.

CAPITAINE : Tout est devenu sombre.

RAY : C'est bien bizarre ça.

CAPITAINE : Ça faisait longtemps que ça n'arrive pas...ça faisait longtemps que je ne rêve pas...à elle.

RAY : Voilà ce que tu dois faire.

CAPITAINE : Que c'est que je dois faire ?

RAY : Voilà ce que tu dois tatouer, tu dois la tatouer. Elle, la noire.

CAPITAINE : Qu'est-ce que tu dis, Ray ?

RAY : C'est assez de traits rudimentaires et gribouillages squelettiques d'enfants.

CAPITAINE : Gribouillages d'enfants ?

RAY : Tu es le meilleur, et le meilleur ne travaille pas dans ces conneries. Tu dois faire ta grande œuvre...l'œuvre du capitaine.

CAPITAINE : Une famille de camés vivent de ces gribouilles.

RAY : Tatoue ça. Elle. Peint-la. Autre noire.

CAPITAINE : Elle ? Ça serait la mort.

RAY : Peindre la mort ?

CAPITAINE : Ça serait ma mort.

RAY : C'est toi qui dois le faire. Personne ne le fera pour toi, personne ne va t'aider. C'est qui le capitaine ?

CAPITAINE : Je parlais d'un rêve seulement...

RAY se détourne à demi et s'approche de la porte. ISABEL entre en ce moment.

CAPITAINE : Ray ? Où vas-tu ?

RAY : Nulle part.

CAPITAINE : Donne-le-moi. Donne-moi mon quart.

RAY cherche dans ses poches puis donne la dose au capitaine. Le CAPITAINE la prend et s'assied pour inspectionner son contenu. RAY regarde ISABEL et s'en va. Le CAPITAINE commence à se faire une piqûre.

RAY : C'est toi qui devras le faire, mon capitaine, seulement toi.

ISABEL s'approche du CAPITAINE et caresse son corps, sa poitrine, et essaie de l'exciter. Le CAPITAINE pousse ISABEL avec violence, et la fait tomber. Le poulx du CAPITAINE tremble. Il est incapable d'atteindre la veine. Il se désespère et jette la seringue avec rage.

ISABEL : Tu t'es rendu compte, n'est-ce pas ? C'est l'âge, ça. Elle est à point. Dans le meilleur moment d'une femme. Bourgeonnée récemment. Elle bouillit. Elle en a pour un moment. Son sang bouillonne, sur le point de cuire. Tu le sais, toi, ben ouais, tu le sais.

CAPITAINE : Freine le caquetage.

ISABEL : Ana. C'est d'elle que je parle.

CAPITAINE : Ana.

ISABEL : Tu ne devrais pas le faire. Elle est qui ? Qu'est-ce qu'elle t'importe ? T'es le capitaine. Si tu bandes, tu la baises puis c'est tout. Mais t'es le capitaine, parsonne va te dire ce que tu dois faire.

CAPITAINE : Non, personne...

ISABEL : C'est lui. Il cherche te ruiner. Fous-toi d'elle. Qui t'oblige ?

CAPITAINE : Tu veux la voir de nouveau ?

ISABEL : Qui ?

CAPITAINE : Tu veux la voir danser de nouveau ?

ISABEL ne répond pas. Le CAPITAINE saisit ISABEL violemment par le bras et la déshabille.

LE GITAN et RAY s'asseyent sur le même banc, comme toujours.

RAY : Toi aussi, tu l'as recontrée ?

GITAN : Je connais beaucoup de monde. Il y en a très peu que je ne connais pas dans ce monde.

RAY : Elle était comment, la noire ?

GITAN : La noire ?

RAY : Oui, elle. Tu l'as recontrée, n'est-ce pas ? Tu auras dû la connaître. Elle était comment ?

GITAN : La noire c'est le tatouage sur la poitrine du capitaine.

RAY : Ça je le sais déjà. Je me réfère à la vraie, la vraie noire.

GITAN : La noire ?

RAY : Oui. Comment était-elle ?

GITAN : Noire.

RAY : Je le supposais, moi. Pourquoi allaient-ils l'appeler la noire, si non ?

GITAN : Je dis la même chose, moi. Si elle n'était pas noire, personne ne l'appellerait la noire. On l'aurait appelée Blanche. La Blanche, c'est ça. Si elle avait été blanche on l'aurait appelée Blanche.

RAY : Qui était-elle ? Tu l'as connue, tu as dû la connaître. Tu dois savoir ce qui lui est arrivé. Allez, file. On est camarades, n'est-ce pas ?

GITAN : Allez, Ray. Je ne suis qu'un pauvre gitan., un gitan des prairies, un pauvre gitan ambulant. Tu m'as apporté un petit gramme, Ray ? File-le-moi, allez, Ray. Fais la bonne action du jour. Un petit gramme pour un pauvre gitan qui n'a ni feu ni lieu.

RAY : Tu ne veux pas ouvrir le bec? Ray n'oublie pas. Ray a une bonne mémoire. Ray n'oublie pas. Ray sait qui sont ses camarades.

GITAN : Je n'en sais rien. Je ne suis que le cuisinier. Le cuisinier de l'équipage. Le cuisinier ne sait jamais rien, même pas quelles mers il sillonne, sur quelles îles il accoste, quel soleil le brûle. Je ne suis qu'un pauvre gitan. Je m'occupais des légumes seulement. Beaucoup de légumes et de jus d'orange. Pour le scorbut. Allez, file-moi le petit gramme. File-moi ce gramme coupé d'ordure pour l'accro gitan. Allez, Ray. Je me suis vidé tout à fait. Je t'ai dit tout ce que

j'en sais. Quoi de plus tu désires-ti savoir sur la maudite noire ? Allez, donne au gitan ce dégoûtant gramme de marron coupé.

RAY : Tu me dois cent pièces.

GITAN : Câlice, Ray. Tu vas faire payer à un camarade ? Tu vas faire payer à un pauvre gitan qui n'a même pas ni lieu où tomber mort ? Câlice ! Je vas te payer avec quoi, hein ? Je ne suis qu'un pauvre gitan, un pauvre accro gitan.

RAY : C'est finie la marchandise. Finie l'équipage. Et pour toi, fini le capitaine.

GITAN : Le capitaine est fini ça fait beaucoup.

RAY : Le capitaine est en train de travailler. Faut qu'il se concentre.

GITAN : Le capitaine n' a de pouls même pas pour se faire une épluchette.

RAY : Le capitaine c'est un artiste. Il est en train de tatouer.

GITAN : Le capitaine en train de bosser, faut voir ça.

RAY : Ne dérange pas le capitaine lorsqu'il travaille.

GITAN : Et toi, qu'est-ce qu'il y a, Ray ? Le marchand ? Tu vas réaliser des affaires ? Tu vas vendre le chef d'œuvre à un musée ? Allez donc, Ray, file-moi le gramme, Maudit ! Tu ne vois pas que je meurs, moi ? Tu ne vas pas pouvoir me supporter très longtemps, Ray. Quelque jour tu me passeportes au-delà avec ton shit. Et moi j'en serai reconnaissant, reconnaissant de mort...

Le GITAN prend sa guitare et plaque les cordes sans rien jouer pendant qu'il fait semblant de préférer un chant jondo.

GITAN : Ray, mon ami Ray, celui de l'équipage, il m'a envoyé doucement au-delà. Quel bonheur ! Quel orgueil ! Allez donc, Ray, la ration...la toute petite ration de l'accro gitan...

RAY donne une dose au GITAN.

RAY : Tu me dois cent piasses, gitan. Je vas les faire payer, moi...

GITAN : Mon frère, je vas payer avec quoi ? Mais si je ne suis qu'un maudit paresseux...

RAY : Chante.

GITAN : Je ne sais pas chanter. Je suis gitan, mais sans bonne oreille.

RAY : Chante, gitan. Vivre ta vie et sois heureux. Chante, mais n'oublie pas. Ray viendra quelque jour pour passer la facture. Même si tu chantes. Ray n'oublie pas. Ray n'oublie jamais. Ray passe sa facture toujours.

Le GITAN prépare sa piquûre.

GITAN : Peu à peu, peu à peu, mon frère. Ne te dépêche pas. Charité chrétienne. Peu à peu. Tu ne vas pas te repentir, mon frère, tu ne vas pas te repentir.

Le CAPITAINE observe ANA, qui est nue.

CAPITAINE : La poitrine.

ANA : Sur la poitrine ?

CAPITAINE : Sous le mamelon gauche.

ANA : Ma poitrine ?

CAPITAINE : Habille-toi.

ANA : Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

CAPITAINE : Un tatouage.

ANA : Un tatouage ?

CAPITAINE : Tu ne voulais pas un tatouage ?

ANA : Bien entendu, je voulais un tatouage, mais je ne le veux pas là-bas. Je ne veux pas de tatouage sur la poitrine, c'est un lieu...ce n'est pas un lieu pour un tatouage. Il vaudrait mieux sur le dos, sur le dos il va luire mieux. Je veux...je ne le veux pas là-bas...sur l'omoplate, sous l'omoplate gauche...je serai marquée...

CAPITAINE : Pour toujours.

ANA : Ça fait mal là-bas.

CAPITAINE : Affreusement.

ANA : Je le veux sur le dos.

CAPITAINE : Il n'y a rien là-bas. C'est icitte, sur ta jolie poire, à l'ombre du tétin.

ANA : Mais je ne le veux pas, moi.

CAPITAINE : Habille-toi.

ANA : Qu'est-ce que tu vas faire ? Je peux savoir ce que tu vas tatouer ?

CAPITAINE : Non.

ANA : Il sera très grand ? Je ne le veux pas grand, je le veux petit, je ne veux pas une grande tache, je ne veux pas être un tableau ambulante, je ne veux qu'un dessin petit, une fleur, un bourgeon...je peux savoir ce que tu vas faire ?

CAPITAINE : Je ne connais que les coordonnées, mais je ne sais pas ce qu'il y en a.

ANA : Qu'est-ce que tu dis ?

CAPITAINE : Habille-toi.

ANA : Je ne veux pas. Je ne veux pas ce tatouage, j'en veux un autre. Sur le dos...petit...Qui commande ici ? Qui va payer ?

CAPITAINE : C'est gratuit, ma petite. Le tatouage puis la mort, c'est les seules choses qui ne te coûtent rien dans toute la vie.

ANA : Je vais parler avec Ray.

CAPITAINE : Mais oui...parle avec Ray.

Le CAPITAINE prend sa cuillère et entre dans sa chambre. ANA le suit mais n'ose pas entrer dans la chambre. ISABEL s'approche d'elle pour lui livrer ses vêtements.

ISABEL : Tu es contente. Ça se voit sur la gueule que tu es contente.

ANA : Non, je ne suis pas contente. Tu sais ce qu'il veut faire avec moi ? Tu as entendu ? Tu l'as entendu bien ?

ISABEL : Moi aussi. Toutes les deux. On est contentes toutes les deux. Je t'aime bien. T'es un peu pute mais je t'aime bien. Je sais très bien ce que tu

cherches, je le sais parfaitement, mais je t'aime bien. Je suis contente moi aussi. Je l'ai vue encore une fois hier. J'ai vu comment elle dansait...

ANA : Qu'est-ce que tu dis ?

ISABEL : La noire. Elle a dansé hier encore une fois. Hier elle a dansé pour moi encore une fois. Mais habille-toi. Tu vas prendre froid.

ANA s'habille.

ANA : La noire ?

ISABEL : Il la porte sur la poitrine. Elle lève les bras sur la nuque et danse de façon sensuelle. Une danse exotique et paresseuse.

ANA : Un tatouage ?

ISABEL : Elle danse pour la princesse qui baise le Capitaine seulement. Juste avant de jouir elle balance les hanches d'un côté à l'autre, lentement, elle balance tout le corps...doucement, d'un côté à l'autre. Ça et là. Insupportable. C'est insupportable alors. Tout se tourne, puis je m'en viens. Toute image disparaît, tout s'embrume.**(Elle chante)** Dis-moi le mystère profond que personne confesse, dis-moi pourquoi tu fermes les yeux quand tu m'embrasses...

C'est le meilleur tatouage du monde.

ANA : Il doit être bien amusant.

ISABEL sourit malicieusement.

ISABEL : Imagine-le. Tu peux l'imaginer ? Le Capitaine t'empale terriblement en t'ouvrant en deux. La lumière disparaît. L'obscurité. Les ténèbres. Aucune référence ; c'est juste que, face à toi, dans le plus profond du cœur, il brille un regard. Des yeux entrebâillés. Un mouvement simple, deux ou trois dandinements. Ça et là. Une fois après l'autre. Un point de finesse, ma marquise. Et puis les ombres reviennent. C'est la mort, la léthargie, un songe de l'au-delà, un rêve embrumé.

ANA : Belle allure, ça.

ISABEL : C'est pour ça que je suis contente. Comme toi. Chacune a ce qu'elle veut.

ANA : Je ne te comprends pas.

ISABEL : T'es une princesse déjà, t'as pillé un tatouage du Capitaine. Tu vas pouvoir porter le cul sur une moto, à partir de ce moment tu vas être une vraie garce et tu vas pouvoir prendre à l'œil toute la poudre du monde. C'est pas tout le monde qui peut porter un tatouage du Capitaine. C'est un symbole. Une

médaille. Un galon. Il est sans prix. Le pedigree, ma comptesse. Privilèges. Une guidoune, une jolie guidoune avec des privilèges de princesse.

ANA : Tu t'es égarée. Je ne le veux pas. Pas moi.

ISABEL : Ça va, tiens.

ISABEL *lui donne une dose.*

ANA : C'est quoi ça ?

ISABEL : Un quart. Ton quart. On est en paix.

ANA *jette la dose sur le plancher. Elle sort.*

Première session de tatouage. Sur le cheval de bois ANA est allongée sur le dos, nue. Le CAPITAINE s'approche d'elle et commence à démarrer le pistolet. Le son mécanique de l'arme semble ridicule. Le CAPITAINE s'assied à califourchon sur la jeune fille et commence à tatouer. Au commencement un geste sur la figure de ANA, une grimace, dénote sa douleur, mais peu après elle gémit et balance la tête d'un côté à l'autre. Les pieds aussi sont en train de balancer et de donner des coups de pied, mais elle ne peut pas bouger puisque le poids du CAPITAINE le lui empêche.

Finalemnt, ANA crie. Le CAPITAINE sue. ANA essaie de se dessaisir et pousse le CAPITAINE, mais celui-ci la gifle jusqu'à la laisser quasiment inconsciente.

ANA soupire plaintivement.

Le CAPITAINE détient l'arme et attache ANA. Il démarre le pistolet et continue à tatouer.

ANA crie jusqu'à rester aphone.

Le CAPITAINE sue.

ANA est allongée sur le cheval de bois. La lumière est très basse. La seule illumination est la lampe de travail du CAPITAINE, qui nettoie ses instruments minuscules sous sa lumière.

Il fait nuit quasiment. À travers les ténèbres on voit RAY en train de réchauffer l'héroïne dans une cuillère avec son briquet.

ISABEL essaie d'apaiser la douleur d'ANA en appliquant des compresses sur sa poitrine saignante. ANA crie un peu.

ISABEL : Ça te fait mal ?

ANA acquiesce avec la tête. ISABEL applique de nouveau du coton sur la blessure, avec plus de soin cette fois.

RAY se lève de son coin et offre sa seringue au CAPITAINE. Le CAPITAINE le regarde fixement et rejette l'héroïne, lui donne un coup de main, qui fait que la seringue tombe par terre. RAY la ramasse et la prépare pour sa consommation. Le CAPITAINE se lève, regarde les femmes et entre dans sa chambre.

ANA : Tu n'as pas de tatouages, toi ?

ISABEL : Ma peau puis mes veines sont immaculées, les seules choses propres de mon corps, les seules choses vierges.

ANA crie. ISABEL arrête de la soigner et allume une cigarette.

ISABEL : Je ne saurais lequel me tatouer. Une marque, peut-être, comme le bétail. Un mot...un mot peut-être...un nom. Le nom d'un homme. Un nom est comme une marque. La marque du propriétaire.

ANA : Pourquoi tu ne le fais pas ?

ISABEL : Je n'ai pas encore trouvé le nom.

ISABEL regarde ANA. RAY somnole sa berlue dans son coin. ISABEL entre dans la piaule du CAPITAINE.

ANA est allongée sur le cheval de bois. Le CAPITAINE prend l'aiguille et essaie de l'installer dans son pistolet, mais puisque sa main tremble si fort, il est incapable d'armer l'instrument. ANA l'observe dès le cheval de bois. Il finit par installer l'aiguille dans le pistolet, le démarre mais ne contrôle pas son pouls. Sa main tremble. Il lève le bras et essaie de viser une cible invisible, mais son bras continue à trembler.

Il arrête le moteur. Il a froid, s'enfile son blouson et se met une couverture au-dessus aussi. Il démarre le pistolet, mais son corps se balance, essaie de trouver l'équilibre. Il doit s'asseoir.

ANA l'observe inerte, pâle, peureuse.

Le CAPITAINE arrête le moteur de nouveau. Il grelotte.

ANA respire et repose sa tête sur le cheval de bois. Tout d'un coup il démarre le moteur de la machine à tatouer, ne l'arrête plus.

ANA revient à soi. RAY l'accompagne dans la pièce; il est à demi paqueté, à demi camé. ANA se lève et voit sa poitrine nue baignée en sang. RAY se lève et la regarde.

ANA : Qu'est-ce que j'ai ?

RAY : Du sang.

ANA : Qu'est-ce que j'ai comme tatouage ? Qu'est-ce que j'ai ?

RAY : Rien que du sang...coagulé.

ANA : Détache-moi, Ray.

RAY : Te détacher ?

ANA : Détache-moi, Ray. Je ne le supporte plus. Je n'en peux plus.

RAY : Je peux pas faire ça.

ANA : Détache-moi, Ray. Je n'en peux plus.

RAY : Dis-le-lui.

ANA : Qu'est-ce que tu veux, Ray ? Pourquoi tu m'obliges ? Je ne veux plus de tatouage, ni du Capitaine ni de personne non plus. Je déteste les tatouages, tu peux garder l'argent. La douleur...je ne la supporte pas. Je n'en peux plus...

RAY : 'y a pas de marche en arrière...

ANA : Pour qui, Ray ? Pour qui ?

RAY ne répond pas.

ANA : Qu'est-ce que j'ai à faire en tout ça ? Ray...qu'est-ce que j'ai à faire ?

RAY : Je ne peux plus rien faire.

ANA : Détache-moi, Ray. Détache-moi.

RAY : Dis-le-lui.

ANA : Je veux me voir...je veux voir comment il est...je veux voir ce que j'ai.

RAY : Seul lui le sait.

ANA : Non...même pas lui...même pas lui ne le sait. Détache-moi, Ray.

RAY se détourne à demi et retourne à son coin pour s'asseoir.

ANA : Qu'attends-tu de moi, Ray ? Qu'attends-tu de moi ?

RAY *la regarde, silencieux, ouvre une bouteille et boit.*

Le CAPITAINE et le GITAN ivres sur un banc. Le GITAN pince les cordes de sa guitare.

GITAN : Repens-toi, mon frère, repens-toi.

CAPITAINE : Je n'ai pas le temps.

GITAN : Il y a toujours le temps, mon frère. C'est la seule chose qui nous reste. Le temps. Pour le repentir on a toujours du temps.

CAPITAINE : Non, pas pour moi. Je n'ai pas le temps.

Le GITAN continue à jouer de la guitare, chante et parle à la fois.

GITAN : Tu vas mourir, mon frère ? Pour sûr. C'est sûr, ça. Repens-toi, mon frère. Tu vas mourir. On va mourir tous.

CAPITAINE : Mais tu es quelle espèce de gitan bigot ? Tu as marché tellement sous le soleil de midi que tu t'es converti ?

GITAN : Possiblement... j'ai pris trop de soleil peut-être, mais ça m'étonnerait. Ça m'étonnerait beaucoup. Les gitans nous portons toujours le chapeau. On s'enlève le chapeau même pas pour dormir. On va toujours protégés comme ça, toujours protégés. Repens-toi, mon frère.

CAPITAINE : De quoi ? Pourquoi ?

GITAN : Renonce à Satan.

CAPITAINE : Renoncer ? Renoncer... ? Okay, je renonce...il n'y a rien d'autre à faire.

Le CAPITAINE vide la bouteille jusqu'à la dernière goutte. Le GITAN l'accompagne à la guitare.

GITAN : Mon frère, les bois brûlent, les fleuves puis les mers se contaminent. La terre se chauffe. Les glaciers se fondent. Il y a des inondations, des tremblements de terre, des guerres, la faim, les pestes. La vie sur la terre--c'est fini. Repens-toi, mon frère. Crois en l'Évangile. Écoute la parole de Dieu, puisqu'elle te rendra jugement le dernier jour. Elle peut transformer ton cœur de pierre en un cœur de chair. Repens-toi, mon frère...repens-toi. Abandonne l'alcool, le tabac, le sexe, les drogues. Rejoins le Christ. Approche-toi de Jésus, du chemin. Repens-toi, mon frère.

ISABEL et RAY attendent la nuit allongés sur le plancher.

ISABEL : On va chasser le dragon, Ray ?

RAY : Lèche mon cul.

ISABEL : De la fumée, Ray. J'ai besoin d'un peu de rouleau.

RAY : Je n'en ferai plus. Je ne les ferai jamais. Je ne les préparerai pour personne.

ISABEL : Il y aura ceux qui les prépare pour toi. Pour toi puis pour ta princesse. Mais pour le moment dépêche-toi, Ray. Encore un autre. On chasse le dragon encore une fois avant qu' il fasse nuit. Un dragon pour me dérouler un peu.

RAY : C'est l'heure de plaquer la boutique.

ISABEL : Jamais de la vie, Ray.

RAY : Je vas défendre les drogues.

ISABEL : Mais qu'est-ce que tu dis, Ray ? Comment tu vas faire ça ?

RAY : Pourquoi on les veut ? Pourquoi on veut la dope ?

ISABEL : Comment ? Pourquoi ? Contre la douleur, le désespoir, le vertige, les ténèbres.

RAY : Quand je serai le capitaine.

ISABEL : Toi ? Le capitaine ?

RAY : Point de dope dans l'équipage. Les drogues tuent tout. Elles ont tué l'équipage et maintenant elles vont liquider le capitaine.

ISABEL : Tu seras un bon capitaine pour sûr.

RAY : Les veines propres, les pifs propres. Les toxicos ne valent rien, ils sont inutiles, des vauriens. Finies les drogues.

ISABEL : Ça va, Ray, mais prépare-toi un dragon.

RAY : J'aime pas les toxicos. Dans mon équipage il n'y aura pas d'accros. À quoi bon ? Ils ont le mal de mer, ils ne supportent même pas la houle légère, ils voudront s'enfuir, ils vont gerber sur la borde, ils perdront les dents, ils prendront le scorbut, ils sauteront dans l'eau les premiers instants de danger ou de boulot...le travail dur du matelot, ils ne pourront pas le supporter. Pourquoi j'en aurai besoin ? Pourquoi on aura besoin de drogues si l'on est en équipage ?

ISABEL : Précisément pour ça, Ray. Parce que vous êtes l'équipage, vous autres. L'équipage des drogues. Dans la solitude de la mer.

RAY : Qu'est-ce que tu dis ?

ISABEL : Quand il fera nuit...ta nuit, Ray. Mais maintenant tu vas préparer un dragon. Prépare le dragon puis on le fume pour ne pas sentir, pour ne pas souffrir, pour ne plus avoir plaisir. Prépare-le, Ray, enfin.

ISABEL sent des frissons.

RAY : Ça ne finit jamais.

ISABEL : Non, Ray, jamais...si seulement il finissait d'une bonne fois pour toutes, s'il finissait...mais non...

RAY sort de sa poche une feuille d'aluminium.

ANA se repose sur le cheval de bois. Le CAPITAINE nettoie la machine à la lumière d'une petite lampe.

CAPITAINE : Ça va ?

ANA : Il me fait mal.

CAPITAINE : Il te fait mal, c'est normal. Il doit te faire mal. Il cicatrise.

ANA : C'est insupportable.

CAPITAINE : T'es toujours vivante.

ANA : Tes mots...ils ne semblent pas parler. Ils disent des trucs, mais sans parler. Il semble que tu assomes les mots.

CAPITAINE : J'assomme les mots ?

ANA : Tes mots...tes mots pèsent.

CAPITAINE : Ils pèsent ?

ANA : Beaucoup.

Le CAPITAINE s'approche de la jeune fille, pose la main sur le front pour vérifier si elle a la fièvre.

ANA : Qui est-elle ?

CAPITAINE : Elle ?

ANA : La noire.

CAPITAINE : C'est...c'est une vieille histoire.

ANA : Raconte-la-moi.

CAPITAINE : Tu veux l'écouter ?

ANA : Je t'écoute.

CAPITAINE : Il y a bien longtemps...

ANA : Les histoires toujours ont lieu dans le passé.

CAPITAINE : Chacun raconte les histoires comme il veut. Ou comme il les rappelle. Ou comme il les imagine. Quelques-uns les racontent d'une certaine façon, les autres les racontent d'autre manière. La même histoire. Chacun dit des choses différentes, mais l'histoire...l'histoire est toujours la même. Il ne s'est pas passé sur la mer. Sur aucune mer. Seulement sur les routes, on allait

tous ensemble...la bande. Sur la moto, les nôtres. La route...est aussi grandieuse que la mer...comme l'espace.

ANA : Elle était là-bas ?

CAPITAINE : Elle n'existe pas. Elle est mon poids...elle est mon étoile...elle me guide. C'est pour ça que je suis le capitaine.

ANA : La reine noire.

CAPITAINE : Le cœur ...mon cœur est noir. La noire, la malchance noire dans le cœur.

ANA appuie la main sur la poitrine du CAPITAINE. Celui-ci regarde le tatouage sur sa poitrine et acquiesce.

ANA : Ils disent...qu'elle est vivante.

CAPITAINE : Son sang coule à travers mes veines, ses muscles bougent dans ma poitrine, ses lèvres se moitissent avec ma sueur, ses jambes s'étirent sous ma peau...et son cœur est mon cœur...mon cœur noir.

ANA : Tout le monde la connaît à cause de ce tatouage.

CAPITAINE : C'est un bon tatouage.

ANA étend la main et touche le tatouage avec la pointe des doigts et après appuie la paume entière sur la poitrine du CAPITAINE.

ANA : Je veux écouter ses battements. Je veux écouter comment bat un cœur noir.

ANA appuie son oreille sur la poitrine du CAPITAINE et la caresse avec ses mains. Le CAPITAINE, immobile, ne fait rien. ANA regarde dans ses yeux.

ANA : Je n'entends rien.

Le CAPITAINE ne répond pas, seulement allume le pistolet dans sa main.

Le GITAN et RAY, une bouteille à la main, regardent le ciel.

GITAN : Tu l'entends ? Tu es capable de l'écouter ?

RAY : Ce n'est que le vent...le vent qui souffle les arbres.

GITAN : Dans le vent...dans le sein du vent...caché là-dedans. Tu ne l'entends pas, Ray ? Tu n'es pas capable ?

RAY : Qu'est-ce que je dois écouter ? Je peux savoir que c'est que je dois écouter. Je n'entends que le vent. Rien que le vent.

GITAN : Le vent. Le vent l'amène. Le messenger.

RAY : Qu'est-ce que c'est, putain ? Qu'est-ce que le vent amène? Dis-le-moi d'une bonne fois pour toutes, putain !

GITAN : Tu n'entends rien, Ray ?

RAY : Non, rien. Ben bon, ouais : le vent, putain. Seulement le vent. Rien de plus. Le vent. Et toi, qu'entends-tu, putain ? Qu'est-ce qu'elle entend cette oreille poilue et calleuse ?

GITAN : Le vent, seulement le vent.

RAY : Rien de plus ? À part le vent, quelque chose de plus ?

GITAN : Rien, Ray. Rien de plus.

RAY : Qu'est-ce que le vent amène? Qu'entraîne le vent, putain ?

GITAN : Ses voix.

RAY : Quelles voix ?

GITAN : Elles chantent.

RAY : Qui ? Qui chante ?

GITAN : L'équipage.

RAY : Ils sont tous morts.

GITAN : Ben oui...ils sont tous morts...comme le capitaine...comme moi. Ils sont tous morts.

RAY : Tes neurones graisseuses d'accro sont ramollies.

GITAN : Tu ne les entends pas chanter ? Tu n'entends pas le chant de l'équipage ?

RAY : L'équipage ? Ils chantent ?

GITAN : Tu les entends ? Ils se plaignent, ils souffrent...ses âmes souffrent, errantes, sans repos...ils chantent tristes...tous ensemble...comme s'ils étaient en train de ramer...

RAY : Ben oui, je les entends...entre les sifflements du vent, comme si la houle l'amenait, comme si en pleine mer on écoutait les voix des naufragés. Un

homme à la mer ! Terre à la vue ! Perdus, effrayés, ils nagent en criant...ils clapotent désespérément...mais je ne les entends pas chanter.

GITAN : Tu n'entends rien.

RAY : Mais si je les entends, je les entends parfaitement.

GITAN : C'est les motos, voilà ce que tu entends. Les bruits de la route, seulement la route.

RAY : Pour un moment...la vague.

GITAN : Tu ne peux rien entendre.

RAY : Mon ouïe est meilleure que la tienne. Et l'imagination, j'en ai aussi, est meilleure que la tienne. Et je peux écouter tout ce que je veux, et peux même le voir mieux que toi...je vois mieux, j'entends mieux, j'imagine mieux...

GITAN : Et le cœur.

RAY : Beaucoup plus grand que le tien.

GITAN : Pour pouvoir l'écouter il faut perdre le cœur.

RAY : Je te supporte de moins en moins, Gitan. Chaque jour qui passe je supporte moins l'accro que tu es, le soulard que tu es, et toutes tes conneries en plus. Je ne te supporte pas, Gitan. Je ne supporte pas ni tes morts ni ton équipage non plus.

GITAN : Allez, Ray, ne t'en fais pas comme ça. Ne t'en fais pas comme ça pour rien.

RAY : T'es un pauvre con.

GITAN : Allez, Ray...je ne suis qu'un pauvre gitan.

RAY : Je vais t'étriper, Gitan.

GITAN : Ça va, Ray...mais maintenant file-moi un acide, Ray. Pour pouvoir t'écouter encore. Le vent, entre les sifflements du vent...voilà tout ce qui me reste, Ray, la seule chose qui reste à ce pauvre gitan...un peu d'imagination, Ray. Un acide, Ray, un acide pour pouvoir me souvenir...imaginer.

RAY : Va te faire dorer.

ANA repose, inconsciente, sur le cheval de bois. Elle est nue intégrale. Sa poitrine saigne ou est couverte d'une grande croûte. LE CAPITAINE l'observe et s'approche d'elle. ANA murmure quelque chose en rêve; ce qui semble parfois être un cauchemar est finalement un rêve joueux. LE CAPITAINE rallonge la main et touche le ventre à elle. ANA se rend compte du toucher de l'homme mais continue à délirer. LE CAPITAINE caresse la poitrine d'ANA. Elle rit. Elle rit aux éclats. En rêve.

LE CAPITAINE regarde fixement le visage d'ANA. Il ne comprend pas ce qui se passe. Mais il continue à caresser légèrement jusqu'à toucher ses parties. ANA change d'attitude et la douleur transforme le rêve en cauchemar encore une fois. Elle crie. Elle crie en rêve.

LE CAPITAINE retire la main du corps d'ANA, qui se rend de plus en plus tranquille.

ISABEL alimente ANA.

ISABEL : Il en reste très peu.

ANA goute indolemment la soupe que lui offre ISABEL. Elle mange avec difficulté, comme si elle mâchait un filet épais.

ISABEL : Tu me laisses la voir ?

ANA déboutonne la chemise. ISABEL retire les gazes et observe sérieuse la tache noire. Sans dire mot elle couvre la blessure de nouveau et offre encore une cuillerée de soupe à ANA.

ANA : Qu'est-ce que c'est ?

ISABEL : Mange. Tu es toujours très faible.

ANA rejette la nourriture que lui offre ISABEL.

ANA : Qu'est-ce que tu as vu ?

ISABEL : Mange !

ANA : Dis-le-moi. Dis-le-moi, toi...

ISABEL : Je n'ai rien vu. Tout est noir.

ANA : Tu es sûre ?

ISABEL : Pourquoi je vais te mentir ?

ANA : Parce que j'ai ce que tu désires.

ISABEL : Il faut que tu manges. Le pire s'approche. Il va te tatouer avec des aiguilles spéciales, à main. Je l'ai vu. J'ai vu comment il les récupérait et les nettoyait. Je croyais qu'il les avait fourguées pour un peu de chnouffe.

ANA : Moi aussi...je l'ai vue moi aussi.

ISABEL : Tu as vu quoi ?

ANA : La noire. Je l'ai vue moi aussi. Je l'ai vue danser.

ISABEL : Danser ?

ANA : Pendant qu'il me tatouait.

ISABEL : Tu aurais dû le rêver. Tu délirais. Hier soir tu délirais.

ANA : Elle suait. Elle suait comme un cochon. Sa poitrine était détrempée. Les poils de sa poitrine suintaient de façon spongieuse, comme si c'était de la graisse. Elle brûlait puis la sueur s'évaporait en une nuée. La noire était derrière elle. En plein brouillard. Elle dansait, elle balançait les hanches ; au commencement à gauche, puis à droite...et après elle répétait de nouveau : à gauche, à droite. Puis elle ne dansait plus, mais je l'ai vue. Elle souriait...ses dents blanches souriaient à travers la brume.

ISABEL : Tu allumes le capitaine. Tu pourrais le niquer facilement pour sûr. T'es toute une princesse. Si tu veux la bête, lui est ton taureau...

ANA : Le capitaine n'est plus le capitaine.

ISABEL : Tu te trompes, ma chatte. Le capitaine sera toujours le capitaine. Il peut être au bout du rouleau, mais le capitaine sera toujours le capitaine.

ANA : Il peut y avoir... autre capitaine.

ISABEL : C'tuy-là devra le démontrer, devra le tuer.

ANA : Le tuer ?

ISABEL : C'est la loi.

ANA se redresse, puis boutonne la blouse avec soin. Elle regarde ISABEL fixement.

ANA : Je ne vais pas le baiser.

ISABEL : Tu n'as pas de comptes à rendre. Les princesses ne demandent pas de permission.

ANA : De toute façon je ne pense pas le baiser.

ANA s'allonge de nouveau puis ferme les yeux.

ISABEL : Repose-toi, princesse.

ANA : Je ne veux pas être noire.

ISABEL : Désolée, trop tard.

Étendu sur le plancher, LE CAPITAINE fait des pompes. ANA l'observe en silence, allongée entre coussins et couvertures.

CAPITAINE : Trente-six, trente-sept, trente-huit, trente-neuf, quarante, quarante et un, quarante-deux, quarante-trois, quarante-quatre, quarante-cinq, quarante-six, quarante-sept, quarante-huit, quarante-neuf, cinquante...

LE CAPITAINE finit de faire ses pompes et s'effond sur le plancher. Il regarde en haut et observe ANA, qui sirote un frappé à travers une paille.

LE CAPITAINE se lève du plancher. Il nettoie la sueur avec une serviette.

ANA finit le frappé et le laisse tomber au plancher comme si sa main était morte.

Dans un coin ISABEL ouvre une dose d'héroïne et fait une mèche énorme avec un rouleau de papier hygiénique.

Assis sur un banc, le GITAN, à demi endormi sur sa guitare, plaque les cordes en rêve. RAY s'approche et essaie de le réveiller en le bousculant.

RAY : Coudon ! Réveille-toi ! L'encaisseur est arrivé...l'encaisseur est arrivé.

LE CAPITAINE s'approche d'ANA et retire les gazes qui protègent la blessure sur sa poitrine. Il attache avec force les mains de celle-ci avec une corde.

ISABEL allume la mèche et met dans une cuillère de l'héroïne dissoute avec le jus d'un citron.

Le GITAN se réveille et regarde RAY comme s'il ne le connaissait pas.

RAY : Réveille-toi, gitan...j' vas lire le compteur.

GITAN : Ne me casses pas les couilles.

LE CAPITAINE sort une petite aiguille d'un étui noir, l'attache à une sorte de burin et la trempe dans un encrier.

ISABEL retire la mèche de la cuillère et remplit une seringue de son contenu.

RAY sort un couteau et le montre au GITAN.

RAY : J'apporte la quittance.

Le GITAN prend sa guitare et la brandit comme si elle était un bouclier.

GITAN : Repens-toi, mon frère. Ne renonce pas à ta lutte.

LE CAPITAINE applique l'aiguille à la poitrine d'ANA. Elle hurle de douleur.

ISABEL contemple le contenu de la seringue et l'applique dans une veine de son cou.

RAY coupe les cordes de la guitare du **GITAN** avec son couteau.

GITAN : Résiste, mon frère, résiste.

LE CAPITAINE pique la poitrine d'ANA de nouveau. Elle crie même plus épouvantée qu'auparavant.

ISABEL vient de se piquer au cou. La main tombe mollement sur les genoux.

RAY achève le dégât de la guitare du **GITAN**.

RAY : Tu ne chanteras plus, gitan.

GITAN : Tu n'as aucun futur avec moi, Ray. Je ne suis qu'un déchet.

RAY : Lève-toi, mon frère, lève-toi.

Le GITAN se lève en chancelant, la guitare détruite à la main.

LE CAPITAINE dessine au trait encore une fois. **ANA** crie de nouveau.

ISABEL tombe évanouie sur les coussins et les couvertures.

RAY s'élançe sur le **GITAN** et le larde de coups de poignard jusqu'à ce que celui-ci tombe sur sa guitare.

ANA crie épouvantée pendant que le **CAPITAINE** dessine au trait sur sa poitrine.

Le GITAN se traîne sur le plancher, se détourne à demi, et regarde **RAY**.

GITAN : Qu'as-tu fait, Ray ? Qu'est-ce que tu as fait, mon frère ? Qu'est-ce que tu vas faire, Ray ?

RAY : Je ne le sais pas encore, mon frère. Je ne le sais pas encore. Je n'ai que des soupçons. Vagues. Soupçons.

LE CAPITAINE se redresse, nettoie son aiguille et la garde de nouveau dans son étui en cuir noir.

NOIR

RAY et ISABEL sur la scène. Elle est montée sur le cheval de bois. Elle danse et chante au son de la musique du tourne-disque. Ils sont ivres et drogués, comme quasiment toujours.

ISABEL ET TOURNE-DISQUE :

Si acaso me preguntan
Diré que te quiero mucho todavía
Se vive solamente una vez
Hay que aprender a querer y a vivir.
Hay que saber que la vida
Se aleja y nos deja llorando quimeras.
No quiero arrepentirme después
De lo que pudo haber sido y no fue.
Quiero gozar esta vida
Teniéndote cerca de mí hasta que mueras...

RAY roule un pétard de marijuana pendant que ISABEL danse. Les mains de RAY tremblent et le contenu du pétard est plusieurs fois sur le point de se répandre sur le plancher. ISABEL continue à danser.

ISABEL ET TOURNE-DISQUE :

Si acaso me preguntan
Diré que te quiero mucho todavía.
Se vive solamente una vez
Hay que aprender a querer y a vivir.
Hay que saber que la vida
Se aleja y nos deja llorando quimeras.
No quiero arrepentirme después
De lo que pudo haber sido y no fue.
Quiero gozar esta vida
Teniéndote cerca de mí hasta que mueras.

Finalment RAY finit de rouler le pétard, le couronne en scellant le papier à cigarettes avec sa salive. Il l'allume avec difficulté, comme s'il enfilait une aiguille.

ISABEL, sans arrêter de danser, saute du cheval de bois et arrache le pétard à RAY. Elle fume sans arrêter de danser.

RAY : Quelle musique crasseuse !

ISABEL ne lui fait pas attention et continue à danser pendant qu'elle fume. RAY regarde une bosse de couvertures sur le plancher.

RAY : Elle va se réveiller. Avec tant de bruit elle va se réveiller.

ISABEL ET TOURNE-DISQUE :

Se vive solamente una vez
Hay que aprender a querer y a vivir
Hay que saber que esta vida
Se aleja y nos deja llorando quimeras.

RAY débranche le tourne-disque. ISABEL continue à danser sans se rendre compte que la musique n'existe plus.

ISABEL : No quiero arrepentirme después...

ISABEL arrête de danser et regarde RAY. Elle se rend compte que c'était lui qui a éteint le tourne-disque. Elle prend une bouffée du pétard.

RAY : Comment va-t-elle ?

ISABEL : Ça ne te regarde pas. Vivre et laisser vivre.

RAY : Elle se repose, n'est-ce pas ?

ISABEL : Je crois pas. Elle ne dort plus.

RAY : Elle dort.

ISABEL : Réveille-la.

RAY : Ne dis pas de conneries.

ISABEL : Réveille-la. Réveille-la et regarde-le.

RAY arrache le pétard à ISABEL et le termine, puis jette le mégot au plancher.

RAY : C'est quoi ça ?

ISABEL : Quoi ?

RAY : Le tatouage. Qu'a-t-il tatoué ?

ISABEL : Rien.

RAY : Tu veux dire quoi, rien. Il l'a presque tuée.

ISABEL : Elle n'a qu'une tache...un trou noir...un trou qui brûle.

RAY : L'herbe t'a calciné les neurones. C'est quoi un trou qui brûle ?

ISABEL : Roule un autre, Ray !

RAY : Tu vas casser la pipe d'être si camée.

ISABEL : La douce mort...montée de mort. Tu es proche. Roule encore un autre !

RAY obéit et roule un pétard.

RAY : Les femmes...pourquoi vous êtes si compliquées? Pourquoi vous n'êtes pas comme les putes, vous autres? Elles ne parlent jamais de la mort.

ISABEL : C'est pour ça qu'elles ne jouissent pas.

RAY : Elles ne jouissent pas parce qu'elles bossent. Le pognon, le pognon en peut tout. Il les colonise. Si elles ne bossaient pas, si les putes n'étaient pas en train de bosser lorsqu'elles baisent, si elles travaillaient gratis, on verrait comment elles jouissaient, pour sûr. Elles s'en viendraient comme une femme, en vue des super-verges qu'elles doivent connaître.

ISABEL : Ça serait la mort, ça. Jouir c'est comme mourir. Chaque coup tue un peu.

RAY : Ça coule pas bien la caboche, toi. Toutes. Vous êtes toutes dingues.

ISABEL *répond en chantant.*

ISABEL : Se vive solamente una vez,
Hay que aprender a querer y a vivir.

RAY : Je veux le voir.

ISABEL : Passe-le-moi. Tripote-le pas.

RAY : Elle dort ?

ISABEL : Elle est pour toi.

RAY : Réveille-la.

ISABEL : Réveille-la toi.

RAY *s'approche d' ANA, qui dort sous les couvertures. Il les lève et découvre le corps nu et bandé d'ANA. Elle se réveille.*

RAY : Qu'est-ce qu'ils sont, ces bandes ?

ANA : Ne me touches pas.

RAY : Qu'est-ce qu'il t'a fait, lui ?

ANA : Fiche-moi la paix.

ISABEL : Enlève-les.

ANA : Laisse tomber, Ray. Laisse-moi.

ISABEL : Sers-toi, Ray.

RAY découvre la blessure d'ANA. ISABEL fume un pétard.

ISABEL : La-voilà. Un chef d'œuvre. Tu n'as jamais vu quelque chose de pareil. Laisse-la découverte, qu'elle prenne un peu d'air, qu'elle respire. C'est comme un être vivant. Il doit respirer. Laisse-la, Ray, laisse qu'elle respire.

RAY se lève pour vomir derrière le cheval de bois.

ISABEL : Qu'est-ce que tu as, Ray ? Tu n'as pas la même opinion ? Tu ne crois pas que c'est un chef d'oeuvre ? Tu crois pas ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne comprends pas l'art ? Tu ne sais pas combien il faut souffrir ? Qu'as-tu, Ray ?

ANA : Tais-toi. J'ai mal à la tête.

ISABEL s'assied sur le cheval de bois.

ISABEL : Quel dommage, Ray ! Tu n'es pas fait pour des choses comme ça. Tu n'es pas fait pour apprécier l'art.

RAY se lève, s'appuie sur le cheval de bois, regarde ANA.

RAY : Il l'a brisée.

ISABEL : Pas en toute, Ray. Il l'a marquée. Il l'a déflorée. Comme les vaches. Maintenant tout le monde sait qui est son propriétaire.

RAY sort en courant.

ISABEL : Où vas-tu, Ray ? Laisse-moi un peu d'herbe. Sois pas pédé, Ray. Laisse-m'en un peu, au moins...

ANA : Tais-toi...tais-toi, Isabel. Je t'en prie.

ISABEL s'approche d'ANA.

ISABEL : C'est l'heure de la guérison.

ANA : Laisse-moi dormir, laisse-moi dormir encore un peu.

ISABEL : Il faut nettoyer la blessure.

ISABEL prend une brassée de bandes et d'alcool et commence à travailler.

ISABEL : Tu peux crier si tu veux.

ISABEL nettoie la blessure. ANA se tord mais retient les pleurs.

ISABEL : T'es une gonzesse courageuse.

ANA : Je donnerais n'importe quoi pour éviter cette douleur.

ISABEL : Tu me déçoit. Je te croyais assez homme.

ANA : Je m'en crisse, ce que tu penses, toi.

ISABEL : Attention à la langue. Ce langage chez une princesse ne fait pas bien.

ANA : Essaie-le, toi. Les tatouages chez toi sont gratuits.

ISABEL : Je suis pas une femme. Je suis pas une femme courageuse.

ISABEL met des bandes sur la poitrine d'ANA de nouveau. ANA en profite pour prendre sa main.

ANA : Soigne-le. Soigne-le bien. À fin de comptes c'est ton homme. Tu n'en as pas d'autre. Soigne-le.

ISABEL regarde ANA et caresse son visage.

LE CAPITAINE est debout, le corps du GITAN entre ses bras.

CAPITAINE : Tu le savais ? Tu n'es qu'un sac d'os. Un sac d'os léger. Tu pèses à peine. Je te note à peine. Comment peut-on haïr tellement un accro paresseux ? Tu n'avais pas de sang. Même pas une goutte. Ça coûte combien haïr ? Un gitan combien vaut-il ? Presque rien...il ne vaut rien. Même pas une goutte. C'est fini. Il ne peut en rester rien. Rien d'elle. On est de la drouille. Personne ne veut mourir. Personne. Il n'y a pas d'histoire. Tout reste vide.

NOIR

LE CAPITAINE est monté sur sa moto. RAY est en face de lui.

CAPITAINE : Tout le monde m'a parlé de toi, mais personne m'a dit que c'était toi.

RAY : T'es cinglé, toi.

CAPITAINE : Tu peux me dire...tu peux me dire qui je suis ?

RAY : T'es fini, mon capitaine. Tu n'es plus personne.

CAPITAINE : Personne.

RAY : Tu n'es rien qu'un zombie. Tu n'es même pas vivant. Tu n'as même pas ni feu ni lieu.

CAPITAINE : Non.

RAY : Que veux-tu de moi ?

CAPITAINE : Faut en finir...finir d'une fois pour toutes.

RAY : Va te faire enculer.

CAPITAINE : Le quitus, Ray.

RAY : C'est fini pour toi, mon capitaine. Je n'ai rien à foutre avec toi.

CAPITAINE : T'es le témoin. T'as beaucoup à faire...

RAY : Témoin de quoi ?

CAPITAINE : De moi...

RAY : Je n'ai rien vu. Tout ce que j'en sais c'est par ouï-dire. Ce que racontait ce gitan accro, ce que racontent les morts...

CAPITAINE : Tous sont morts.

RAY : Tous sont morts.

CAPITAINE : Tous.

RAY : L'équipage.

CAPITAINE : Entière...

RAY : Il n'y a jamais eu d'équipage. Tout a été une invention. Une invention de ce gitan accro. Une équipage fantôme.

CAPITAINE : Il ne reste que la noire.

RAY : Rien qu'elle.

CAPITAINE : Rien que toi.

LE CAPITAINE sort un couteau et s'approche de RAY, qui se défend en démarrant la moto.

Le CAPITAINE pique les pneus de la moto.

RAY : Un homme importe tellement ?

CAPITAINE : Faut arriver...faut arriver jusqu'à la fin...

LE CAPITAINE le poignarde, mais RAY l'esquive derrière la moto. Ils luttent.

RAY : J'en sais rien, moi. J'ai jamais su rien.

CAPITAINE : T'aurais dû me tuer. T'aurais dû me tuer avant. Tu m'aurais rendu un grand service. Tu m'aurais rendu grand...très grand...un grand service...

RAY : Je n'aurais su...je n'aurais su...rien. Jamais.

Ils luttent.

RAY fiche son couteau dans la poitrine du CAPITAINE.

CAPITAINE : T'as pêché les galons...

RAY : T'as le sang noir.

CAPITAINE : Toi aussi...tu l'as pêchée toi aussi...la noire...

Le CAPITAINE meurt.

RAY : Qu'est-ce que tu fais, toi ? Que fais-tu, putain ? Lève-toi...tu peux pas faire ça. Tu peux pas me faire ça...lève-toi...moi, je...ne voulais...je ne voulais...tu m'as obligé, tu m'as obligé, toi. Je ne voulais pas, moi...lève-toi, lève-toi...je ne voulais pas...

RAY essaie de lever le CAPITAINE. Ses mains sont pleines de sang. Il les approche au visage, qui rougit.

RAY : Je veux point de galons...je ne les veux pas...pas comme ça...je voulais pas comme ça...pas comme ça...je ne la voulais pas comme ça...je ne la voulais pas...je ne la voulais pas...

Le vent siffle.

Une valise ouverte sur le plancher. Les vêtements en désordre. ANA, appuyée sur le cheval de bois, observe les vêtements. Elle essaie d'en prendre un, mais sent trop de douleur. ISABEL la prend par la taille.

ISABEL: Tu dois pas te lever, jusqu'à ce que la croûte ne tombe. Jusqu'à ce que le poussin ne naît.

ANA : Où vas-tu ?

ISABEL : Sais pas...la mer peut-être. Flocking to the sea....crowds of people wait for me...

ANA éternue.

ISABEL : Tu devrais rester au lit, mon chou. Même si tu te sens bien, même si tu te sens forte, même si tu crois pouvoir faire des trucs, fais-les pas. Reste au pieu. Laisse qu'on fasse tout pour toi. T'es une princesse. Tu portes un tatouage du capitaine...ils te restent peu de défenses. Repose-toi. Repose-toi toute la vie...pour toute la vie. Repose-toi. I left me soul there down by the sea...I lost control here living free... I'd like to be looking to the sea...

ISABEL regarde ANA et découvre sa poitrine nue. La croûte est noire. ISABEL sort de sa valise un haut sobre en cuir, l'enfile sur ANA. Elle laisse voir le futur tatouage au milieu du décolleté.

ISABEL : À partir de ce moment tu es la perdition.

ISABEL embrasse ANA.

ISABEL : Adieu, chérie. Je me casse...je pars pour la mer. Je te laisse la baraque comme cadeau. Tu peux la vendre où bien établir une fondation. C'est toi la reine maintenant...

ANA : Pourquoi ne restes-tu pas ici avec moi ? Il y a de l'espace...

ISABEL : Les palais sont spacieux, mais 'y a de l'espace pour une seule reine, seulement une...

ANA : Tu ne vas pas me nier une ligne moite-moite au moins...

ANA file une dose à ISABEL.

ISABEL : Jamais de la vie...

ISABEL ouvre la dose et renverse le contenu sur la valise. Elle sniffe. Elle passe le tube à ANA, qui sniffe aussi.

ISABEL : Adieu ma reine. Je m'en vais...je m'en vais avec lui...I saw my baby...she was turning blue. I knew that soon her young life was through. And

so I got down on my knees, down by her bed. And these are the words to her I said: Everything will be alright tonight. Everything will be alright tonight. No-one moves, no-one talks, no-one thinks, no-one walks, tonight...

FIN